
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT PAR M. FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

SOMMAIRE :

1. Notes inédites de **Laforgue**.
2. **M. Bernard Lazare** : *Nouvelle Monarchie*.
3. **M. Henri de Régnier** : *Propos Interrupteurs*.
4. **M. Ralph Waldo Emerson** : *Secession*.
5. **M. Francis Vielé-Griffin** : *Le sens des Proportions*.
6. Notes et Notules. (Livres, Musique, Théâtre, etc.)

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Novembre 1891

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. 5 francs.

Adresser toutes les communications à
M. BERNARD LAZARE, 12, Passage Nollet

En vente au numéro chez :

MARPON et FLAMMARION	:	10, Boulevard des Italiens.
id. id.	:	4, Rue Auber.
id. id.	:	3, Boulevard St-Martin.
id. id.	:	2, Rue Marengo.
id. id.	:	Galerie de l'Odéon.
LIBRAIRIE DE L'ART INDEPENDANT	:	11, Chaussée d'Antin.
LIBRAIRIE NOUVELLE	:	15, Boulevard des Italiens.
id. id.	:	3, rue de la Boétie.
SÉVIN	:	8, Boulevard des Italiens.
TRUCHY	:	26, Boulevard des Italiens.
DENTU	:	Avenue de l'Opéra.
SAUVAITRE	:	72, Boulevard Haussmann.
TARIDE	:	16-18, Boulevard St-Denis.
JAMATI	:	7, Boulevard St-Martin.
VILDIER	:	8, Boulevard Denain.
WEIL	:	9, Rue du Havre.
TAILLEFER	:	67, Boulevard Malesherbes.
MEA	:	1, rue du Havre.
CHAUMONT	:	48, Rue de Rivoli.
LECAMPION	:	2, Passage du Saumon.
BARANGER	:	132, Rue Lafayette.
TRESSE et STOCK	:	9-11-13, Gal. du T.-Français.
LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX	:	29, Rue de Trévise.
A. LEMERRE	:	Passage Choiseul.
E. PAUL	:	100, Faubourg Saint-Honoré.
CRETTE	:	Passage Véro-Dodat.
MARTIN	:	93, Faubourg Saint-Honoré.
BRASSEUR AINÉ	:	45, Chaussée d'Antin.
BRASSEUR JEUNE	:	Galleries de l'Odéon.
LÉON VANIER	:	19, Quai Saint-Michel.
GAGNÉ ET BOULINIER	:	19, Boulevard Saint-Michel.

à BORDEAUX	:	Librairie Nouvelle, 3, pl. de la Comédie.
à MARSEILLE	:	chez Aubertin, rue de Paradis.
à NIMES	:	chez A. Catelan, rue Thoumayne.
à BRUXELLES	:	chez Lacomblez, rue des Paroissiens.
à LIÈGE	:	chez Desoër.

Et dans les principales gares

Dépositaire général, **Librairie Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince.**

[Les

NOTES

éditées ci-après figurent sur quinze pages (non consécutives et les seules qui ne soient pas restées en blanc) d'un carnet à tranches rouges, relié en papier-cuir et étiqueté : Carl Fraenkel | Berlin W. | 33^d Französische Str. 33^d | Contobücher-Fabrik. | Papier-Handlung. Les feuillets de ce carnet sont hauts de 214 mm., larges de 143 mm., et leur bloc a 20 mm. d'épaisseur. Pages 1-6 et 12-15 : encre noire ; 7 : encres noire et rouge ; 8 encre noire et mine de plomb ; 9-10 : encre rouge ; 11 : mine de plomb.]

| 1 |

Un grain de cachou parfumé
m'a rappelé ta chère haleine
 ô Hélène,
Certain jour pluvieux de mai
Que je te dis mon âme humaine

Les champs de navet
Avaient des tons tristes
histoire d'aggraver
mes accès d'artiste...

(Champs de navets à Chevreuse) —

[2]

(Les fleurs du Bon ?)
Imageries intimes —

C'est moi qu'je suis la grande Isis,
Nul ne m'a retroussé mon voile.

Quand reviendra l'automne
Cette saison si triste
Je vais m'la ^{passer} bonne
 couler
Au point de vue artiste —

[3]

— Elle le premier jour. Sourire d'une acuité graphique —
Sujet de roman — l'héroïne — n'a qu'un but, qu'une vie, *être suprémeement féminine* dans la société moderne — montrer ce qu'est une femme qui *a conscience de Sa Mission* au XIX^e siècle —

[4, 5 et 6]

[*Ici la première, la cinquième, la septième et la huitième des MENUES DRAGÉES AU CAMPHRE (LA VOGUE I, 3, — n° du 25 avril 1886). Très légères variantes.*]

[7]

Eve

Elle très-jeune — avec la figure d'un bébé — mais à certains jours un visage très-fatigué. Eh bien quand elle me disait un MENSONGE, souriante, les yeux grands ouverts, en face, le visage fatigué rajeunissait comme sous des brises NATALES...

[8]

— Seuls bijoux permis -- des diamants à sa chemise de nuit — Oui, monsieur !

— Victoria-theater. 300 femmes sur la scène — de 6 à 40 ans — De la chair à ballets — Les militaires dans la salle (fête) chair à canon.

[9]

La Littérature : la Légende de la vie.

Et d'où vient que dès la seconde nuit j'ai les sommeils lourds — chacun coupé de 2 ou 3 rêves dénués de tout esprit de suite.

des rêves et 2 fois sur 6 celui de l'Alcazar. J'ai tant passé de soirées méditatives dans ces endroits-là que c'est devenu même dans l'état de rêve le cadre naturel des floraisons de ma cervelle anomaliflore. Un alcazar où se

déroulent sur la scène des programmes insolites — ou l'on fait d'absurdes ou pâmantes rencontres de spectateurs ou spectatrices dans les couloirs.

[10]

Bade

Cet éternel orchestre et les accès de mélancolie bourgeoise et criarde du cornet à piston — mêlant le lointain romantique du cor au timbre vulgaire et nasillard des bals de barrière (étrange instrument)

Oh! la pauvre allégresse, toujours comme un regret de noces.

Il y a des gens sous terre à cette heure, qui dansèrent sur cet air là, les joues en feu, ivres de leurs toilettes du moment. N'importe d'autres sont entrés dans les vides de la danse, et dansent les joues en feu, radieux, *prenant naturellement un air distingué né pour une vie de fêtes et de patriciat.*

— on vit dans ce trou de villas et de verdure — comme si la vie des autres villes laissées était un rêve vulgaire dont les convenances défendent de parler

se lever au bruit du jet d'eau de la cour, du gravier qu'un groom en rouge ratisse en mesure, et des trilles des oiseaux qui ont élu volière dans les frondaisons entourant la villa.

Et déjà (7 h.) l'orchestre à côté

Et l'heure du café, le va et vient des sonneries électriques

[11]

Je cesserai de vivre
aussi carrément que ce moustique qui vient de se
brûler à ma lampe —

aussi à mon tour que ma mère
aussi à mon tour que mon père

je cesserai de vivre, aussi carrément que vient de com-
mencer à vivre ma nièce Juliette née la nuit dernière —

— C'est étonnant comme ça me laisse froid.

150 fr. pour payer mon terme demain me toucheraient
davantage.

Ce qui prouve que la créature humaine a beau se mon-
ter le coup, elle est organisée pour le bonheur, d'autres
disent l'illusion.

Quoi qu'il en soit

O Maïa

Tout pour toi.

Alléluia !

[12]

Se marier à mort — c'est conclure : d'avance, je prends
tout de toi au sacré, vieillesse future, maux hasardeux,
accidents, laideurs etc. — — En retour j'ai le droit accep-
tant tout, de te demander tout tu vas donc commencer
par te laisser refaire ton éducation et d'âme et de sens.

— note : l'air figé à blanc : le secret de Böcklin et des
rares toiles de Chiffard,

— Cette frousse animale, reflexe, devant la Mort — qui
fait que nous sanglotons secoués de pardons devant un
ennemi agonisant, que nous trouvons génial un artiste

qui vient de trépasser, et notre mère une sainte etc —
Quand est ce que nous nous montrerons adéquats à la
valeur des phénomènes, et vivrons-nous *justes de ton* ?

[13]

Aimé jamais pour moi et pour elle. — jusqu'ici mon
rôle, humilité extérieure et avec ça feu roulant de grande
âme inépuisiblement intéressante — histoire de la péné-
trer de son indignité, sans en avoir l'air, histoire de lui faire
croire à la Fatalité, au coup de foudre (seule façon de
s'expliquer moi-Tout à ses pieds elle-indigne) et par rico-
chet d'y croire moi-même.

— je m'infuse expressément mon *Moi* — mon moi au-
tochtone et autonome — Je suis-irrécusablement — J'insiste
même là dessus.

— L'âme s'affine-t-elle au régime végétarien ? et avec ce
régime, que tirerait-on encore de la vie en commun, fra-
ternelle avec des plantes, Botanique esthétique et senti-
mentale ?

[14]

Le gras suffète Hannon dans Salammbô —
Suffète — zu fett — ? —

[15]

De Bordeaux à Paris — 10 h. du soir (octo. 85) après le dîner — Coupé — 7 messieurs en noir plongés dans 7 journaux blancs arrivés de Paris tout à l'heure et les y rapportant à toute vapeur !

NOUVELLE MONARCHIE

Lorsque Barras se fit appeler Monsieur, des esprits superficiels ne virent dans cet abandon du titre austère de citoyen, qu'un retour à de vieilles coutumes de jeunesse. Des hommes plus clairvoyants, que l'on traita de pessimistes, crièrent très haut que la République était finie. S'ils entendaient par République l'idéal Etat rêvé par Jean-Jacques et préconisé par Brissot, ils avaient raison ; mais, si M. de Fénelon était revenu, il aurait démontré leur erreur à ces cervelles chagrines, en leur parlant savamment des oligarchies républicaines de la Grèce ; tant il est vrai qu'il faut s'entendre sur les mots.

Les mêmes divergences de vues se sont récemment produites, lorsque quelques journaux annoncèrent que la livrée de l'Elysée avait reçu l'ordre formel de saluer désormais M. Carnot, non plus du titre démocratique et constitutionnel de Monsieur le Président, mais du vocable un peu suranné d'Excellence. Quelques gens du monde songèrent au comte de Feuleins, organisateur de la Victoire, et le souvenir de ce grand stratège les empêcha de prendre ombrage de cette revendication qui flattait leurs préjugés, mais plusieurs vieilles barbes, imbues de principes, murmurèrent : « Dans un an, on lui dira Altesse, et l'œuvre de la Révolution sera morte. »

Je ne sais ce qu'il y avait de vraisemblable dans les allégations de ces journaux. Appelle-t-on M. Carnot : Excellence ? je l'ignore, mais je crois que bientôt on l'appellera : Altesse — lui ou ses successeurs, peu importe — et peut-être même Sire, car il faut que l'œuvre de la Révolution s'accomplisse, et vraiment elle s'accomplit.

L'erreur des protestataires vient de ce que l'on n'a malheureusement parlé de la Révolution, jusqu'à présent, qu'en idéologue ou bien en sectaire. Lequel en traitera d'une équitable façon ? c'est à-dire, en mettant d'un côté les généreuses aspirations et la tendre métaphysique des philosophes et des pamphlétaires, leur amour vivace de la justice et du bien, et de l'autre, les actes de ces hommes très pratiques qui guidèrent tout le mouvement social et le canalisèrent, de ceux-là dont l'esprit étroit et cupide anime encore aujourd'hui le moindre de nos conseillers municipaux.

Les discours des sociologues, les révoltes du peuple, les élans vers les frontières menacées, la gloire et les triomphes des armées issues du ventre même de la patrie, les massacres de septembre et l'apothéose de la guillotine, l'exaltation de l'Être Suprême et les persécutions contre la foi chrétienne, les cris fougueux des conventionnels et l'élaboration des lois constitutionnelles, tous ces événements n'ont en réalité que peu d'importance. Leur éclat tragique, féroce, ou seulement touchant, a fasciné les historiens, qui se sont complus à la nomenclature, ou bien à la restitution et à l'évocation de ces incidents, et ont négligé le véritable et l'unique fait. L'homme a toujours le souci de l'anecdote et du conte : le verre de sang de Mlle de Sombreuil, le martyr du Dauphin par le cordonnier Simon, la vaillance de Charlotte Corday, la dernière terreur de Robespierre, cela constitue pour beaucoup de nos contemporains, toute la science des choses révolutionnaires.

Le philosophe, un peu détaché des accidents transitoires, verra cependant mieux, s'il laisse de côté ce décor à la fois sanglant et grandiose, qui ne sert qu'à masquer l'œuvre véritable de 89, c'est-à-dire : la substitution d'une classe à une autre, la domination de la bourgeoisie remplaçant la tyrannie de la noblesse, et le peuple instrument dupé et sacrifié.

Du reste, le mot qui dévoile l'obscur mobile des dirigeants, ne fut-il pas donné par l'un d'entre eux ? Au début des agitations libertaires, Sieyès ne cria-t-il pas : Que doit être le Tiers-Etat ? et il répondait catégoriquement : Tout. Dans ce dialogue, qui parle de la foule des souffrants et

des misérables ? personne ; seul, le Tiers est en cause, c'est de sa prépotence qu'il s'agit, c'est cette prépotence qu'il faut imposer. Aux pauvres hères, les cris et la vengeance, les discours au coin des rues, l'incendie des châteaux, le saccage des parcs seigneuriaux ; à eux les fureurs subites qui ne raisonnent pas, les farouches passions qu'on assouvit brutalement et loyalement aussi. Au Tiers, « qui veut être quelque chose », la savante politique, les discrètes menées, l'hypocrisie profitable amenant la sûre conquête du gouvernement.

Que le penseur médite la parole révélatrice de cet abbé poltron, qui eut son heure de téméraire franchise, et il verra qu'au-dessus de tous les merveilleux enthousiasmes populaires, il y eut le froid calcul des avocats et des marchands, dont le cœur était pourri de vanité mesquine et l'amour-propre ulcéré d'affronts. Ces avocats et ces marchands parlèrent très haut du bien général, pour assurer leur bien particulier, et ils triomphèrent.

Ce n'était pas un rêve d'universelle et bienfaisante liberté, qui conduisait ces avocats de province et ces maigres vétérinaires, c'était un rêve de domination. Ils avaient subi les humiliations et les mépris, ils voulaient les faire sentir à d'autres, et non à leurs supérieurs, qui y eussent été indifférents, mais à leurs inférieurs, qu'ils pouvaient asservir.

Patiemment ils travaillèrent à réaliser ce secret dessein. Les réactions passagères ne firent que retarder leur avènement, car les monarchies renaissantes furent désormais obligées de compter avec eux. Au besoin, et s'il n'avait fallu s'inquiéter des mouvements populaires possibles, la bourgeoisie eut accepté, en attendant, une charte libérale donnée à son profit, et, tout bien examiné, elle gagna, sous Louis-Philippe et sous l'Empire, notoriété et considération. Le royaume prit même sa devise vile : Enrichissez-vous !

Aujourd'hui, la troisième République a presque achevé l'œuvre des ancêtres. Un siècle a suffi à la besogne. Les privilèges sont rétablis : c'est au bourgeois que le paysan paie le droit de chasse et le droit de gabelle, c'est au bourgeois que l'ouvrier paie l'impôt du sang ; le peuple est encore taillable et corvéable, et c'est le bourgeois qui perçoit

la taille et la corvée, encore il est des serfs à la glèbe, encore ils apportent aux meules, le froment qui ne mûrit pas pour eux; il est des esclaves aux usines, ils tissent la soie et la bure leur faut. La bourgeoisie a conquis l'or, elle a conquis la terre, dépossédant les maîtres anciens et acquérant leurs droits : elle tient la force et la richesse. Elle s'est engraisée, elle s'engraisse encore.

Cependant tout cela ne suffit pas. La pourpre de l'Imperator hantait le sommeil de l'affranchi, et parfois le représentant de la plus humble commune de France songe à l'habit de cour des marquis d'antan. On a commencé par prendre le solide, maintenant il faudrait parer la conquête de quelques hochets restaurés. L'ambition de la bourgeoisie est satisfaite, sa vanité ne l'est pas; cette profonde et violente vanité, qui ne taira ses efforts que quand elle aura pu réédifier la monarchie française, avec un roi électif issu du Tiers-Etat, des ducs et pairs que l'on prendra près la caisse d'une banque, derrière le comptoir d'un trafiquant. Et la cour renaîtra, la cour et les titres qui s'harmoniseront avec les apanages déjà saisis; encore on aura les baronnies et les marquisats héréditaires. On se cherchera des aïeux lointains. Ceux dont les pères pâlirent au fond des comptoirs empuantis, rognant le ducat, pesant le sucre à faux poids, et rabattant sur l'aunage, se glorifieront de la cupidité ancestrale, comme jadis on se vantait des héroïques faits d'armes et des prouesses chevaleresques; les fils de ceux qui entassaient les écus un à un, geignaient sur le bougran perdu à les vêtir, accrocheront à leurs épaules le manteau de velours, peut-être même ceindront-ils l'épée. Le beau jour que celui où un Clémenceau, un Brisson, un Reinach enflé et comique, entreront à l'Elysée avec la baleine en verrouil.

Tout cela est plus proche qu'on ne semble le croire. Voyez, la bourgeoisie si longtemps voltairienne, sceptique, blasphématrice même, la bourgeoisie cherche à faire son salut. Le veau d'or paraît ne plus suffire à son âme, le dieu si bon pourtant, qu'on peut monnayer et mettre en gage; elle cherche une divinité qui puisse calmer les scrupules, absoudre les vilenies et laver les hontes : le dieu des bonnes gens sans doute. L'Eglise, peu perspicace, ne repousse pas ces adeptes nouveaux, qui ne

l'aideront pourtant qu'à sophistiquer le vin des burettes : elle vient vers eux. Les élections prochaines se feront par l'alliance du curé délaissant ses ouailles, et du bourgeois qui se dira libéral, car il sent que maintenant il a besoin, pour consolider son trône, de l'appoint formidable que le catholicisme peut lui donner. Quelques prélats même, en vue du prochain royaume, prennent leurs mesures : Monseigneur Fava sera peut-être grand aumônier de France, Monseigneur Fallières élèvera les fils du futur roi.

J'ai dit : peut-être, car je songe à la foule qu'on oublie et qui n'oublie pas. La foule des opprimés et de ceux qui peinent est parfois lasse de crier la faim, lasse de subir la misère, lasse aussi des stériles pitié et des phrases creuses. Le jour du sacre, l'élu des coffres-forts rebondis, l'oïnt des ventres obèses, sentira le trône défaillir, quand son peuple entrera dans la salle des festins, s'assoira à la table, et simplement profèrera ces Paroles : J'ai faim, je veux manger.

BERNARD LAZARE

PROPOS INTERRUPTEURS

L'ordre règne dans Varsovie.

Outre que par M. Paul Alexis qui est, certes, un assez beau génie, le Naturalisme est représenté à l'heure présente par un triumvirat : M. Zola, Alphonse Daudet et M. Edmond de Goncourt.

Ces écrivains sont de la Grande Epoque. Leur œuvre constitue le Naturalisme. Elle est achevée ou assez avancée pour que rien de ce qu'elle sera puisse déconcerter l'idée qu'on s'est faite de ce qu'elle est.

La prépondérance de ces trois maîtres du genre est l'ordre qui s'est établi après le tumulte de l'envahissement et les efforts de la campagne. Ils occupent le champ de bataille. Ils s'arcbutent pour résister aux tentatives déjà iconoclastes d'aujourd'hui.

C'est en eux que se résume assez parfaitement une formule littéraire fort en honneur dans les derniers temps du Second Empire et sous le Septennat, formule assez attrayante, paraît-il, pour avoir fasciné à jamais M. Alexis et séduit des écrivains comme MM. Huysmans et Hennique qui eurent pourtant la chance de ne s'y point engager irrémédiablement et de s'y intéresser assez peu en somme pour avoir pu s'en détacher à demi et faire œuvre annexe mais à part et évasive.

Cette formule accapara aussi, longtemps, M. de Maupassant qui s'en laissa distraire et modifia l'attitude de bon et patient travailleur en faveur dans l'école en celle, plus récente et plus mondaine, de quelqu'un qui n'écrit qu'à ses heures selon l'instable équilibre d'une rêverie ou

d'un yacht, d'une façon intermittente et insoucieuse. Pourtant, encore une certaine ponctualité à produire dément un peu cette prétention, et les romans de M. de Maupassant renouvelés par de sûres méthodes psychologiques se succèdent assez régulièrement.

Le Naturalisme avec le genre de gloire qu'il comporte se manifeste à peu près en M. Emile Zola, Alphonse Daudet et M. Edmond de Goncourt.

Ils en ont concentré l'honneur et le profit et semblent marcher de pair, chacun dans la voie qu'il s'est tracée ; M. Alphonse Daudet dans celle des fructueuses opérations de librairie, M. de Goncourt dans celle d'une réputation laborieuse et M. Zola dans les deux à la fois. Ils sont ainsi confondus en des notoriétés parallèles qui ont pourtant de bien différents résultats et auront des sorts divers.

M. Zola est à un haut point de réputation et ne néglige rien pour l'accroître et la justifier à sa façon. Il produit un livre par an. C'est par un effort répété indéfiniment dans le même sens avec un surcroît de vigueur et d'expérience annuelle, une sorte de verve tuméfiée, qu'il cherche à agir sur l'opinion contemporaine. Il façonne plutôt qu'il n'écrit et il écrit plutôt qu'il ne pense. De données établies une fois pour toutes il tire des effets peu différents. Rien de moins varié que l'œuvre de M. Zola, sous ses aspects encyclopédiques. Le milieu change, la facture s'amplifie et c'est toujours la même puissance dramatique un peu vulgaire qui paraît sans que jamais la fonction littéraire de M. Zola s'interrompe ni ne se différencie de ce qu'elle était, par un de ces progrès étonnants d'où résulte en une splendeur révélatrice, un chef d'œuvre ! *La Bête humaine* c'est *Germinal*, comme *Germinal* c'est *Nana*. Cette littérature a je ne sais quoi de manouvrier et de mécanique (1). Elle est sans surprises si elle n'est point sans déceptions.

La conception de la vie y est simplifiée et médicale. Cela plut à la foule M. Zola semble en avoir conçu quel-

(1) « Je m'étonne parfois qu'en nos temps de démocratie l'écrivain producteur n'ait pas au moins l'estime de ceux qui exaltent l'ouvrier. »
Discours de M. Zola pour l'inauguration du buste du feuilletoniste Gonzalès.

que orgueil et commence à mépriser. Il est un des hommes les plus en vue de France et on a un certain plaisir à le voir plein d'assurance, obstiné, borné et bientôt justement académicien.

A côté de lui, se poussant fort, remplaçant la production ample par le bon emploi du produit, sautille et sinue M. Alphonse Daudet. Il est partout. veut être de tout et serait volontiers tout, peut-être même un bon écrivain, s'il n'avait su les inconvénients pratiques de cette supériorité. Il s'ingénie à attirer l'attention sur sa personnalité crispée et fourmillante.

De petite invention, il y supplée par des trouvailles. Il s'utilise et utilise les autres. Il va jusqu'à être son autobiographe et refait Dickens. Il a trouvé une manière fort amusante d'annoncer, parmi les œuvres qu'il compte écrire, d'autres œuvres auxquelles il ne pense probablement guère, jugeant bien qu'il en restera vaguement quelque chose dans l'oreille du public. Comme Hugo eut *Quiquengrogne*, il a une *Vie de Napoléon* qu'il annonça, il me semble, il y a quelques années.

C'est entre ces deux figures qu'apparaît M. Edmond de Goncourt, déjà vieilli, nerveux et gêné, comme en retrait, avec l'air un peu de quelqu'un d'assis dans un lieu public entre deux voisins dont l'un se carre et l'autre se trémousse. Il n'a ni la force de M. Zola ni l'entregent de M. Alphonse Daudet et, malgré ou à cause du fait de leur être artistiquement supérieur à tous deux, il reste bien en arrière comme réalisateur de gloire contemporaine, et on constate qu'à soixante-dix ans, avec un talent hors pair et indiscutable, il serait dans le cas de ne pas dédaigner pour un livre de lui — la *Faustin*, par exemple, qui est une espèce de chef-d'œuvre après tout — l'accueil favorable que fit la presse au premier ouvrage de M. Léon Daudet, dont le mérite est fait d'une manière de renanisme laïcisé pour qui l'enthousiasme aurait pu être, sans injustice, plus modéré.

Tel est l'ordre réciproque créé par l'avènement naturaliste. Nous y voyons les deux Méridionaux, par la connivence du public avec la médiocrité énorme de l'un et la frivolité anecdotique de l'autre, écraser l'homme du Nord, M. de Goncourt, le seul qui fut véritablement artiste (pas

dans le sens dépréciatif) qui eut l'instinct de la langue et le don d'écrire, le souci de créer des œuvres définitives en leur genre, partielles peut-être et étroites mais valables. Et pourtant quand M. de Goncourt écrit la *Fille Elisa* qui est une œuvre de haute émotion humaine, cela émeut peu, mais que M. Alphonse Daudet fasse l'*Évangéliste*, la sensiblerie jubile.

Je dirai plus : M. de Goncourt est tellement le seul artiste du trio naturaliste que c'est à ses procédés que recourut M. Alphonse Daudet pour écrire *Sapho*. Aussi fut-ce un succès littéraire.

La malechance de M. de Goncourt semble irrémédiable. Après l'échec des *Mémoires* contre qui subsistent, en substance, les objections qu'y fit M. de Bonnières au *Figaro*, avec une vivacité d'actualité et une âpreté de polémique qui en accentuaient fort la vérité, M. de Goncourt semble avoir peu à attendre du temps présent. Il vieillit en une sorte de demi-gloire ; mais qu'il anticipe en pensée sur le cours des ans et qu'il imagine une époque où on s'étonnera que MM. Zola et Alphonse Daudet aient pu triompher parmi les louanges d'une basse contemporanéité, dans un fracas de pièces de cent sols qui n'ont pour valeur que de montrer la corruption du goût et qu'il se dise : Des écrits de M. Alphonse Daudet, il ne restera rien. On préférera chercher le genre de sentimentalité qu'ils ont chez M. Coppée qui, au moins, les formule en vers d'une façon précise et mnémonique. Il subira d'ailleurs en ceci le sort de la plupart des écrivains sentimentaux qui s'adressent à leurs contemporains immédiats, et deviennent caducs aussitôt que l'accord tacite entre la manière de sentir du public et la leur cesse.

Aussi chaque époque a-t-elle ses écrivains de sentiment et il est rare que le goût à qui ils répondent ait des curiosités rétrospectives et recherche des nuances auxquelles il ne serait guère sensible chez des écrivains antérieurs. Quant aux romans de M. Zola, ils risquent fort d'être un fatras aussi désert que l'est maintenant celui de Madame Sand, qui en est l'équivalent assez exact dans un autre ordre. De même que M. Dumas est sorti de Madame Sand, il sortira quelqu'un de M. Zola, qui résumera les qualités embryonnaires du vaste amas délaissé par le goût futur

qui est parcimonieux aux œuvres en bloc, s'y égare, s'en défie et préfère se fixer à des œuvres définies, scintillantes, nettes et non brutes et enganguées.

M. Edmond de Goncourt a des chances, et la *Faustin*, *Madame Gervaisais*, et la *Fille Elisa* pourraient bien survivre à *Tartarin* et aux *Rougon-Macquart*.

HENRI DE RÉGNIER

SECESSION

C'est un signe des temps, notoire pour l'observateur le moins attentif : bien des hommes nobles d'intelligence et d'âme haute se retirent loin des communs travaux, des compétitions mercantiles ou électorales pour s'isoler dans une vie de solitude et critique..... Ils sont solitaires, solitaire est l'esprit de leurs écrits et de leur conversation ; ils repoussent toutes influences, évitent la société ; ils sont enclins à s'enfermer dans leur chambre, à habiter la campagne plutôt que la ville ; ils cherchent et trouvent dans la solitude leurs occupations et jusqu'à leurs distractions. La société, il va de soi, ne peut aimer cette attitude ; elle dit qu'à se promener seul on accuse le monde entier ; c'est proclamer que tous sont d'indignes compagnons ; c'est là de l'impolitesse, et plus, c'est une insulte ; et la société prend sa revanche.

Cependant cette sécession ne procède pas du caprice de ces « abstentionnistes » ; parlez-leur, vous verrez que cette attitude est du choix de leur tempérament et de leurs principes ; choix fait non sans regret et qui élut de deux maux le moindre : car ces hommes ne sont pas de nature mélancoliques, aigris, insociables ; ils sont gens susceptibles, affectueux, et même, ils ont plus que d'autres le désir d'être aimés..... Avec vous, ils ne peuvent cancaner, ils ne veulent, étant sincères et religieux, satisfaire la curiosité que vous pouvez avoir : « S'il ne vous est pas nécessaire d'ouïr ma pensée, la pouvant lire sur mes traits et dans mes actes, alors je vous la dirai de l'aube au crépuscule ; mais si vous ne la pouvez deviner, vous ne sauriez comprendre ma parole ; je ne veux pas me molester de votre personne ; je ne veux pas être profané..... »

Peut-on s'étonner que, pris de la passion du grand et de

l'extraordinaire, ils ressentent de la répulsion pour la vulgarité et la frivolité des gens? Il vaut mieux être seul, se sont-ils dit, qu'en mauvaise compagnie; et, certes, c'est par un désir sociable — le désir de trouver un pair pour leur espoir et leur foi — qu'ils sont portés à éviter ce qu'on est convenu d'appeler *la société* : car ils sentent qu'ils ne sont jamais aussi près de l'amitié qu'alors qu'ils ont quitté l'humanité et qu'ils se sont pris eux-mêmes pour ami. Un dessin, un livre, un site aimé sur la colline, un coin favori de la forêt qu'ils peuvent peupler des belles et dignes créations de leur fantaisie, font surgir devant eux des formes si bien vivantes que, par moment, elles semblent la seule réalité, et que la société humaine devient l'illusion.

Leurs mœurs solitaires et hautaines les enlèvent non seulement aux conversations mais encore aux travaux du monde; ils ne sont pas de « bons citoyens », c'est malgré eux qu'ils supportent leur part du fardeau public; ils ne participent pas volontiers aux charités, aux rites religieux des foules, aux entreprises scolaires, ils ne votent pas; si bien que les philanthropes s'enquièrent si cette philosophie n'est pas synonyme d'apathie. Eux, ils répondront que la vie et que leurs facultés leur semblent de trop riches dons pour que, prodigues, ils les gaspillent aux vécilles que vous leur proposez; que ce que vous appelez des institutions fondamentales, vos grandes et saintes causes, leur semblent à eux des abus, et que, vues de près, ce sont affaires bien mesquines. Vous faites un usage immodéré des mots « grand et saint », mais peu de choses, vous diront-ils, leur paraissent dignes de ces qualificatifs; bien plus, ils ont trouvé, à l'expérience, que, des professions libérales jusqu'aux travaux manuels et des courtoisies académiques jusqu'aux exquisités conventionnelles du cotillon et du five o'clock, *tout* est empreint de lâche compromission et de cabotinage qui témoignent, ô société! d'un effroyable scepticisme d'âme, d'une vie sans amour, d'une activité sans but.

« Si tel acte n'est nécessaire, s'il n'est adéquat à sa fin, je n'ai souci de l'accomplir. Je ne veux faire une chose chose qu'une fois : je n'aime pas la routine. Une fois un principe posé, il est aussi facile d'en faire quarante mille

applications que d'en faire trois. Un homme supérieur se contentera d'avoir indiqué de la façon la plus légère, l'idée dominant son époque et laissera à ceux que cela peut tenter, la mission de multiplier les exemples : il a mis dans le mille, à d'autres d'émettre la cible.

« Nous l'avouons, notre situation est nouvelle et rien moins qu'heureuse ; si vous réclamez le concours de notre travail, nous sommes nous-mêmes en besoin d'activité, nous sommes malheureux d'inaction ; nous sommes rongés d'inactions comme d'une rouille ; mais votre travail nous ne l'aimons pas. »

« Alors, dit le monde, montrez-nous le vôtre ? »

— « Nous n'en avons pas. »

— « Qu'est-ce que vous ferez alors, dit le monde ? »

— « Nous attendrons. »

— « Combien de temps ? »

— « Jusqu'à ce que l'Univers se lève et nous appelle au travail. »

— « Mais dans l'attente, vous vous faites vieux et inutiles. »

— « Soit. Je puis rester assis dans un coin, occupé à mourir si vous voulez, mais je ne bougerai pas que je n'aie reçu le haut commandement ; si nul appel ne me parvient pour des années, pour des siècles, je sais alors que l'Univers ne veut de moi que le témoignage de ma foi en lui par mon abstention. Si je ne puis travailler, au moins ne dois-je pas nécessairement mentir ; mon seul devoir clairement apparent aujourd'hui, *c'est de ne pas mentir...* »

Mais cette classe d'hommes ne serait pas suffisamment caractérisée si nous omettions d'ajouter qu'ils sont féaux admirateurs de la Beauté. Parmi l'éternelle trinité du Vrai, du Bien et du Beau, trois en un, et un en trois, ils ont préféré faire de la beauté le Symbole et la Reine, et ils trouvent une compensation dans l'ordre inviolé de l'univers, à l'ordre violé et à la disgrâce de l'humanité.....

De ceux-ci dont je parle, tous ne progressent pas ; le grand nombre ne sont que des novices : ils ne font que montrer le chemin que devra suivre l'homme d'une âme et d'une santé plus robustes, d'un courage plus aventureux. Pourtant ils sentent la dignité de leur rôle et méritent

une plus haute puissance : en leur âme, arche sainte, veille une flamme, prête à surgir pour l'embrasement plus large et plus universel. Qu'ils obéissent à leur génie, alors qu'une intuitive impulsion s'éfrène, alors qu'il les pousse aux plus vierges régions de l'idéal, de la Vie, car la route où le héros marche seul est la grande route frayée aux âmes saines, et sa marche est un bienfait pour l'humanité.

La société, elle, n'a-t-elle pas des devoirs envers cette classe d'hommes ?

Parmi la tendance déclive et la pente où roulent les choses, quand toute voix s'élève pour réclamer une nouvelle voie ferrée, une loi nouvelle — pour pousser la vente des actions — pour célébrer un changement dans la mode ou quelque innovation dans la prothèse dentaire — pour solliciter la salubrité des logements ou souhaiter une reprise plus énergique des affaires — pour prôner un candidat ou activer la répartition d'un héritage ; — ne pouvez-vous tolérer en ce pays, deux ou trois solitaires voix parlant d'idées et de principes, de choses qui ne se vendent pas ni ne s'achètent, de choses immortelles ?

Vos progrès mécaniques et vos inventions seront bientôt dépassés ; vos modes, le souvenir même en sera mort demain ; vos cités, la dévastation des guerres y passera ou celle plus cruelle des démolisseurs, leur commerce émigrera vers d'autres bords, sur elles, qui sait ? les flots des mers pourront déferler ; — mortes toutes vos vanités et dispersées, comme les coquillages aux galets des falaises — colonies sans cesse renaissantes pour la mort à jamais avide. Mais les pensées que ces quelques solitaires s'efforcent de proclamer par leur silence autant que par leurs paroles, par leur abstention autant que par leurs actes, demeureront en leur beauté forte pour se reformer dans la Nature et s'investir à nouveau d'un limon plus noblement doué peut-être, et plus heureusement pétri, uni, — par delà le désaccord d'aujourd'hui — dans l'harmonie du système universel.

RALPH WALDO EMERSON.

(*Version des Entretiens polit. et litt.*).

LE SENS DES PROPORTIONS

Nous n'hésitons pas à imprimer ces lignes caractéristiques, semble-t-il, d'un état d'esprit moderne et explicatives :

« S'il fallait en croire l'universalité de nos contemporains (et une fois le *moi* abdiqué, une telle crédulité s'impose) s'il nous fallait conclure de toutes les opinions enregistrées à une opinion synthétisée en formule et qu'on emporte pour la méditer à loisir dans la solitude du *moi* récupéré ; nous contemplerions cet aphorisme impartial — crase de la réciprocité des jugements : *la race humaine est un agrégat d'imbéciles*.

Faut-il partir de là pour arguer l'irréremédiable stupidité de notre essence ? Evidemment, malgré le digne orgueil qui nous soutient soixante ans durant dans notre démarche de bipède, il est facile d'imaginer des entités mieux douées intellectuellement que l'un quelconque de nos contemporains, voire même que notre admirable moi ; et l'imbécillité relative de tout être humain est tellement un fait d'évidence que nous nous devons de n'y pas insister. Mais est-ce bien comparativement à ce supérieur virtuel que l'on traite son voisin d'imbécile ? nous voudrions pouvoir l'affirmer : car, si ce n'était, le choix du second terme de la comparaison exposerait l'opinant à une telle tentation que l'on serait amené à douter de son impartialité. Laissons cela à la conscience de chacun.

De ce voyage hors du moi, de l'analyse des jugements qui, classifiés et comparés, concluent en résumé à l'imbécillité universelle, nous entretenions nos méditations oisives et — la critique est contagieuse en ces temps où le

culte de l'admiration n'a plus de prêtres — l'imbécillité (cette qualité étant constitutive chez l'homme, sa constatation ne doit pas être considérée comme plus injurieuse que tout autre qualificatif générique), l'imbécillité, dis-je, de tels et tels nous plût à l'analyse; bien plus, des contemporains nous passâmes bientôt aux ancêtres et, avec des hoquets de rires comprimés, joyeux des joies combinées du chroniqueur des livres et du feuilletoniste dramatique, « enfin Homme » comme disait Néron, nous jouissions de la bestiale nullité d'un Dante, de la monumentale sottise d'un Shakespeare, de l'exquise jobardise d'un Pascal et de toute la bourgeoise platitude d'Eschyle.

Mais une pensée nous frappa, venue on ne sait d'où : la nature t'a-t-elle doué d'assez de force méprisante pour tant de belles sensations? tous les sentiments humains sont bornés, toute action amène une réaction, à cette exubérance de mépris devra succéder un débordement d'admiration, et quel être d'entre les hommes en sera le digne objet?

C'était juste : le moment fatal approchait, il fallait choisir : notre impartialité, la consultation préalable des hommes, tout m'interdisait de choisir l'un d'eux pour idole ; sur aucun d'eux le doute n'était permis : tous, irrémédiablement, tous étaient des imbéciles ; alors, pris d'une immense soif d'admiration après notre œuvre d'iconoclaste, nous nous tournâmes vers le seul être dont nous n'avions pu ou voulu constater l'imbécillité — question d'optique sans doute — le moi..... et nous l'adorâmes.

Prosper Zoïle VENAL. »

L'impartialité dont nous faisons preuve en insérant cette étrange communication nous en permet la critique ; car ce ne fut pas pour nous une consolation que ces quelques conclusions aphorismales que nous en pûmes tirer :

1^o Il n'y a de gloire littéraire qu'autogène et automonolâtre ;

2^o Il ne peut exister, contrairement à la légende courante, de société d'admiration mutuelle ;

3^o La sympathie littéraire ne peut naître que de mépris communs ;

4° L'intellectualité ne fut donnée à l'homme que pour constater son irrémédiable sottise ;

5° La littérature par la hauteur même de ses visées est la plus concluante et la moins contestable expression de notre imbécillité ;

6° Etc., etc., etc.

M. P. Z. Vénal, dont nous ne voulons pas mettre en doute la sincérité (Dieu nous en garde!) est victime, semble-t-il, d'une maladie morale que caractérise le dessèchement des facultés admiratives et qui résulte de l'atrophie des facultés critiques. Car ce n'est pas en vain que, de la *Nouvelle Athènes* au *café Voltaire*, on s'est lancé depuis dix ans ces apostrophes spirituelles : « Ton Flaubert ? un... sot — Hugo ? un vieux birbe » (nous ne pouvons reproduire le naturalisme des qualificatifs) ; les facultés admiratives manquant d'aliments se repurent de petits mets : on opposait Alexandre Hardi à Corneille, Ausone à Virgile, « Gaspard » à Victor Hugo. Très jeunes, alors, avides aussi de « faire une gloire » (un peu mystificateurs, peut-être) nous cherchâmes à « lancer » littérairement Jules Verne, puis Ponson du Terrail, sans succès, il est vrai. Tout cela pourtant ne fut pas vain ; le dédain sonore du café gagna les journaux où myopes et presbytes luttent encore avec fracas — voici qu'il nous jappe aux talons ; mais si, le sens des proportions une fois oblitéré, le mépris d'un écrivain tel que M. H. Fouquier peut éclabousser en *premier Figaro* l'immarcescible Jules Laforgue, l'admiration, quoi qu'on dise, encore vivace chez les humains se traduit ainsi dans nos grands quotidiens :

« Eugène Sue est, sans contredit, le premier romancier de notre siècle, son nom brille comme une étoile dans le ciel littéraire. Ses œuvres passionnantes et énergiques sont les types les plus dramatiques créés par l'imagination humaine. L'apparition des *Mystères de Paris* fut une révolution ! Jamais, dans son rêve le plus audacieux, aucun romancier n'avait osé élever à une telle hauteur l'art littéraire ».

Notre méditative conclusion sera telle : le sens de la

proportion se perd ; l'affirmation brutale et paroxiste a tué la sagace et dubitative critique. Quand on a pu, de bonne foi et sans ridicule, abaisser Shakespeare au profit (détrimentaire) de Maeterlinck — comme l'a fait très crânement M. Mirbeau ; quand on écrit un article « *A propos de la représentation du Lohengrin de Wagner et de la réédition des Episodes de H. de Régnier* » — comme l'a fait très savamment M. Besnus ; quand M. Moréas est loué en dithyrambe conjointement avec « Pindare et Naugérius » — comme l'a voulu très joliment M. Duplessis ; quand le nom vénérable de M. Leconte de Lisle et celui de l'humble signataire de ces lignes sont fraternellement accolés, parmi ceux des « poètes les plus justement admirés de ces temps » — comme l'ont fait, sans y penser deux fois, de charmants et talentueux jeunes poètes ; c'est qu'un manque de perspective est aux yeux de plusieurs, et qu'il est temps d'y songer, peut-être.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

NOTES ET NOTULES

Les Livres :

M. Paul Adam dans le *Vice filial* nous donne une fois encore un exemple de cette riche et brillante imagination qui dans ses ouvrages antérieurs : *Etre*, *En décor* et *Essence de Soleil* s'épanouit avec plus d'abondance ornementale, des développements plus complexes et une incomparable luxuriance. Le *Vice filial* appartient à une série dénommée *L'Époque*, suite de volumes qui prennent plus directement contact avec le monde contemporain que ceux qui racontent les *Volontés merveilleuses* et où la verve, exhaussée à des transfigurations symboliques, s'exalte à byzantiniser en de hautaines et scintillantes fresques les êtres et les passions.

Dans le *Vice filial* M. Paul Adam montre cette étonnante souplesse de talent qui lui fit inaugurer avec *Robes Rouges* une manière d'écrire qui, sans être ce qu'on pourrait appeler sa « grande manière », en a toutes les qualités transposées.

La phrase est pleine, brusque, vive, selon les instants du récit où passe, en une sorte d'affolement de vie moderne, un Destin opulent, précaire et hasardeux de musicien à la mode de son temps aux prises avec un cas de paternité particulier et les difficultés d'une existence rapide et surmenée, à travers un monde d'êtres délicats, bizarres et louches que l'écrivain croque avec une grande puissance de vision très nette et un peu caricaturale, meut parmi des intrigues et des décors rapides et explicatifs et commente avec une sorte d'esprit bien à lui, gai et dur.

Il y a là, il semble, indices de facultés d'ordonnance et

de vie qui s'exerceraient à merveille à du théâtre et M. Paul Adam en tentera l'expérience car il est d'une activité d'esprit peu commune et qui se dépense en tous sens et avec sens.

R.

Loth et ses filles, par Paul Lacomblez (auteur et éd. Bruxelles). Par une singulière coïncidence M. Lacomblez traite en alexandrins sonores et un peu adjectivés « à la Parnassienne » — un sujet analogue à celui du *Vice filial*. On est en droit de demander aux auteurs de pareilles études psychologiques un tact extraordinaire — dont le comble serait, peut-être, de ne pas les aborder : il y en a tant d'autres à examiner.

Contes d'Yperdamme, par Eug. Demolder (Lacomblez). « Assurément, dit M. Giraud, pour les derniers survivants du naturalisme, — pour les Cambronne du carré de Médan — ni saint Pierre, ni Jaïre, ni Marie-Magdeleine ne sont des personnages contemporains. M. Paul Alexis ne les a jamais rencontrés. Mais l'idée de ces personnages, historiques ou légendaires, leur a survécu. Il n'est rien de plus contemporain que les êtres qui se meuvent dans notre pensée, ce sont de telles entités qui se meuvent dans le décor flamand que M. Demolder fait sien en périodes riches et douces.

Episodes (nouvelle éd.) par H. de Régner (Vanier) L'Editeur Léon Vanier réunit en un fort volume, les *Episodes*, les *Sites* et une suite de *sonnets* inédits, de l'auteur des *Poèmes anciens et romanesques*. Dans un petit mot explicatif M. de Régner constate que toutes les pièces de ce recueil appartiennent à sa première manière; ces vers sont trop connus pour que nous les critiquions ici, la « Magnificence » que M. France accorde à l'auteur y est fastueusement affirmée — mais le mot *or* — par une coquetterie de poète un peu trop sensible à des critiques de détails — a presque disparu de ces poèmes. Insistons sur le caractère inédit de toute une partie de ce livre.

M. H. de Régner donnera l'an prochain *Tel qu'en*

Songe, nouveaux poèmes dont le manuscrit est déjà presque complet.

N. B. *Les ouvrages et revues sont utilement adressés à M. Vielé-Griffin, au Ch. de Nazelles (Indre-et-Loire).*

*
* *
* * *

Les Revues :

Dans la *Revue Blanche* (Nov. Ser. N° 1). — Nous lisons après une prose de M. H. de Régnier, des vers de M. G. Kahn, et une critique de M. Muhlfeld :

« M. Henry Fouquier réinsulte Jules Laforgue. Hebdomadairement, le chroniqueur du *Figaro* éprouve le besoin de trépigner sur ce mort; sous prétexte de morigéner les jeunes, il rue dans leur cimetière. Cessons de nous en plaindre, la colère de M. Fouquier nous plait à l'égal d'un hommage. — Qui aura plus tard la bizarre idée d'insulter à la mémoire de M. Fouquier? — Aussi bien y aura-t-il plus tard une « mémoire de M. Fouquier? »

Nous sommes heureux qu'on nous relaie dans une besogne à la longue lassante. Jules Laforgue a décidément son Zoïle.

* * *

De l'*Ermitage* cette phrase étrange :

« Après avoir essayé de réhabiliter les condamnés de la Commune, on essaie de réhabiliter le maréchal Bazaine. Ici la victime, si victime il y a, est plus intéressante. » (??!!)

La Conque (7^e livr.). Les « plus jeunes poètes » avec leurs talents divers, leurs inégalités, leurs trouvailles, leurs hésitations nous ont valu chaque mois une preuve de jeunesse. Aux temps (pas très éloignés) où nous étions, nous, « les plus jeunes poètes » d'étranges jalousies eussent sans doute germé si l'un de nous, à l'exclusion des autres, avait joui de quelque préférence, fût-ce, auprès du dernier des chroniqueurs. Mais, n'étions-nous pas les futurs « *Symbolistes* » ? si après, depuis, à la réclame et, pourtant, si justement célèbres aujourd'hui ? Du reste nous jouissions (heureux temps !) du silence indifférent de la presse qui ne daignait discuter, à notre réel dépit, que la personnalité vraiment curieuse de M. Anatole

Baju. Eh bien ! — le mot agréable qu'il nous serait facile de dire sur l'un et sur l'autre, qu'importerait-il ? Nous ne sommes ni M. Henry F. ni M. Albert D. Que les jeunes auteurs de la *Conque* nous permettent donc d'exprimer notre sympathie, certes non exclusive, mais parfaitement raisonnable pour l'un d'eux, M. Paul Valery, que des pièces plus considérables ou mieux mûries nous ont permis d'apprécier :

LA FILEUSE

Lilia... nequehant

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le Jardin mélodieux se dodeline ;
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer l'agneline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline...

L'âme des fleurs paraît plus vaste et primitive,
De plus jeunes parfums le vol chaste s'arrose,
Et des lys ont pâli le Jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant, magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Car la dormeuse file une laine isolée
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse...

N'es-tu morte naïve au bord du crépuscule ?
Naïve de jadis, et de lumière ceinte ;
Derrière tant de fleurs l'azur se dissimule!...

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
Parfume ton front vague au vent de son haleine,
Innocente qui crois languir dans l'heure éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine !

PAUL VALERY.

Reçus : *La France Moderne* de M. André, correspondant parisien. M. R. Bernier (15, boul. du Nord, Marseille).

La Wallonie. Des vers de M. Verhaeren et une critique de son œuvre, par M. Mockel.

L'Endehors. Quelques *naturalismes* inutiles. Vigoureux articles.

La Jeune Belgique. Tendances calmes.

L'Art Moderne. Excellent hebdomadaire. Toujours au point.

Dans le *Mercure de France*, des vers inédits de A. Rimbaud ; de curieuses pages de Edgard Poe sur l'Haus Pfaall ; des proses de Remy de Gourmont, de Saint-Pol Roux, de J. Renard et de R. Minhar ; des poèmes de Pierre Quillard, A. Samain et G. A. Aurier.

*
* *

Si le général Boulanger, mieux à même que tout autre de décider de l'opportunité de sa suprême résolution, s'est suicidé dans l'exil, s'en suit-il que le *Figaro* ait pu avec raison trancher hardiment les problèmes du libre arbitre et du déterminisme en cataloguant, sans émotion, dans ses *échos* mondains la mort d'Eschyle et de la Fatalité ?

*
* *

L'idée de *plébisciter* le courage d'un homme — courage que nul homme impartial n'a jamais mis en doute — au lendemain d'un acte dont peu de nos contemporains seraient malheureusement capables, ne plut pas, du reste aux 500.000 lecteurs du *Figaro* : on ne vota que dans la proportion de 1/1000 ; ces quelques 500 opinants n'entrèrent pas moins en première colonne et les 499.500 abstentionnistes demeurèrent confondus devant ce « verdict de l'opinion ».

La morale de ces choses est telle dans toutes les feuilles : « Les femmes lui garderont leur pitié ! » — Ah ça ! voici longtemps déjà qu'on laisse « aux femmes et aux enfants » la foi, la prière, Dieu ; aujourd'hui on leur abandonne, et non sans mépris, la pitié et la compassion. La bassesse et le cynisme, la sécheresse du cœur et l'atonie de l'âme, sont-ce donc là des prérogatives si hautes que tout homme en doive être jaloux ? — Vraiment, si l'homme est tel qu'il se dépeint, que Dieu nous rende Marat et sa guillotine.

*
*
*

De tous les journaux (sept. 91) :

Pour étudier de plus près l'aliénisme, un jeune homme, appartenant à l'école *naturaliste*, s'était fait admettre comme patient à Sainte-Anne. La supercherie découverte motiva son renvoi ; mais l'obstiné, pour poursuivre son enquête, eut recours à une folie médicalement constatée, qui, amenant la réintégration souhaitée, nous vaudra un roman documentaire de plus.

En même temps que cet ouvrage, paraîtra en librairie une étude entreprise par un jeune *psychologue* sur la voie ferrée, près de Brétigny où il s'était installé commodément pour « noter ses expressions » (*Figaro*, oct.)

Ces deux exemples prouvent surabondamment la supériorité pratique du « *Symbolisme* » qui n'exige (et encore ?) de ses adeptes que d'avoir été injurié par M. H. Fouquier.

*
*
*

On se rappelle que le comte Villiers de L'Isle Adam promettait d'écrire *les Inquiets de Dieu*. Combien eût été précieuse au célèbre écrivain la psychologie actuelle des meilleurs esprits de ce temps qui guettent l'apparition prochaine de l'œuvre de M. Paul Adam (1).

*
*
*

Ce n'est pas mettre en question le talent de M. Georges Rodenbach dont les compatriotes territoriaux s'appellent

Emile Verhaeren, Maeterlinck, Mockel, Severin, Van Lerberghe, Giraud, que de trouver excessive cette phrase de M. Anatole France : « Monsieur R. est le plus parfait des poètes belges. »

*
*
*

Un chroniqueur de l'*Univers*, après avoir traité M. Bonnetain, fort injustement, de « symboliste » donne « la liste à peu près complète des écoles fondées par ces prétendus écrivains. » — Nous y relevons :

« 1^o L'école de M. Mallarmé, qui applique la syntaxe anglaise à la prose et au vers français ;

2^o L'école de MM. de Regnier et Vielé-Griffin... » Sans insister sur la sottise de ce chroniqueur dont le nom nous fuit, notons que ces lignes sont plagiés d'un article fantaisiste de M. Victor Joze. Parmi les « déliquescents les plus célèbres » nous trouvons MM. Rosny et Marguerite — tout cela broché sur une plaisanterie de séminaire, visant le Darwnisme : Si l'homme descend du singe et va devenir un Dieu », il est manifeste que le chroniqueur de l'*Univers* est resté en chemin.

N. B. Lire dans *La Nation*, le mardi, la chronique littéraire de M. Bernard Lazare.

*
*
*

M. Vielé-Griffin donne ce mois à l'éditeur Léon Vanier, le manuscrit de ses nouveaux poèmes : *Les Cygnes*.

(1) Dieu.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *Les volontés Merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.* — *Femmes et Paysages.*
MAURICE BARRES. — *Le jardin de Bérénice.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
E. DUJARDIN. — *Antonia.* — *La Comédie des Amours.*
FÉLIX FENEON. — *Les Impressionnistes.*
A. GIRAUD. — *Les dernières fêtes.*
ÉMILE GOUDEAU. — *Poésies et romans.*
F. HEROLD. — *La joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
GRÉGOIRE LE ROY. — *Mon cœur pleure d'autrefois.....*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames et poèmes.*
STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
HENRI MAZEL. — *Le Nazaréen.*
LOUIS MENARD. — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.* — *Les Gammes.*
EPHRAÏM MIKHAËL. — *Œuvres.*
OCTAVE MIRBEAU. — *Romans.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
FRANÇOIS DE NION. — *La Peur de la Mort.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du Verbe.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTE. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *La légende sceptique.* — *Daniel Val-
grave.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

TOUTES LES CORRECTIONS

DES

ÉPISODES (Nouvelle édition)

Par Henri de **REGNIER**

ET

LE TEXTE INTÉGRAL

des nouveaux poèmes :

LES CYGNES

Par Francis **VIELÉ-GRIFFIN**

Ont été écrits avec **LA PLUME RABELAIS**

La seule esthétique

En vente chez HACHETTE et C^e, Boulev. St.-Germain, Paris